

OUVRIÈRE

DU MÊME AUTEUR

En contrebass
Éditions de l'Aube, 2007

Présents
Éditions du Seuil, 2012

Franck Magloire

OUVRIÈRE

R É C I T

Points

Extrait de la publication

Une première édition de cet ouvrage
a paru aux éditions de l'Aube en 2002.

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-2689-8

© Points, 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

*Pour ma mère.
À Lydia.*

Comment dire ? Je n'ai jamais vraiment eu les mots pour moi... au commencement, j'ai dû dire... en fait, c'est en me remémorant ce genre de petit détail qui m'a semblé sans importance sur le coup et qui a fini par me tarauder l'esprit plus tard... ces jours de trop grande lassitude où j'entrais dans le bureau du chef d'équipe pour recevoir ma nouvelle affectation de la journée, les yeux rivés sur la pointe oblongue de mes vieux talons toujours vernis quand je l'écoutais me donner ses instructions, sans avoir la force de l'interrompre... je répondais simplement : Oui, par intermittence... sans bien me rendre compte de son importance, cette chose qui se répète, on dit « oui » sans y prendre garde... dès petite fille par un hochement de tête puis vient sans qu'on s'y attende, sans y être vraiment préparée, c'est exactement de cette façon, aucune intention particulière, j'ai acquiescé sans même me prononcer... au tout début en tout cas...

Souvent, je livrais mes yeux au hasard, je faisais comme si de rien n'était... j'ai cru qu'en imitant, en faisant comme, j'ai prétendu faire comme, et c'est

venu... ça résume une vie comme la mienne, tout est parti de là... je ne sais pas ce qu'il en aurait été sinon...

Je ne souhaite pas refaire l'histoire, mes ratés je les maintiens en l'état... ils y sont... reste que je ne regrette pas grand-chose... au fond, je me retiens... à quoi pourrait bien servir tout ce remue-ménages, en fin de course ? cinquante ans passés coulent autour de mes paupières, c'est automatique, je les sens s'épancher quand je tapote les bords... je cligne de l'œil avec le vague espoir de chasser le flou, et je redeviens comme avant... ces collègues et ces chefs qui ont traversé mon existence, l'atelier qui s'étendait au devant... tous me débordent encore, parfois...

Je suis consciente de la gravité des choix que j'ai faits mais je n'y peux rien... pas la poigne suffisante non plus pour soupeser le tout et l'alléger au besoin... effectivement, j'aurais peut-être dû, mais à quoi bon ? c'est usant, à force, de regarder en arrière... personne ne vit bien de dos...

Des centaines tout comme moi avaient pris une mauvaise posture malgré eux, les flancs contortionnés à cause du travail... à rebours, et en douceur avec ça... je crois pourtant que la charge était bien plus lourde, que le poids se portait ailleurs aussi et qu'il devenait naturel petit à petit, d'autant que personne n'y faisait véritablement attention...

Sans doute l'usine rapetisse-t-elle les gens, elle les fait plus bas qu'ils ne sont... les panneaux mobiles si hauts, on ne voit rien et on paraît si petits... le jour, le ciel... eux aussi, on les distingue à peine

même en faisant l'effort de se redresser, si bien que pour finir c'est la carcasse entière qui ploie quand les années filent... oui, par habitude, on se refuse à regarder plus haut... il n'y a pas à en dire davantage, c'est tout...

Alors, quand mon fils m'a proposé de faire un livre avec lui... j'ai longtemps hésité... ensemble... je ne voyais pas quoi... C'est pour de vrai, a-t-il dit, vrai comme la vie, la vraie vie... c'est long, lui ai-je répondu, et pas toujours très palpitant, tu le sais aussi bien que moi et tu l'apprendras bientôt... Si, si, va pour la réalité, il a insisté... je ne sais pas exactement ce qui est vrai ou faux là-dedans... Laisse-toi aller, parle, a-t-il ajouté, moi je mettrai par écrit... justement, le plus difficile pour les gens comme moi a toujours été de laisser les mots sortir... enfin... la banalité, la vie d'usine, en parler... cela sonnait bizarre, quelque chose d'inhabituel dans mon cas... deux vies, ai-je pensé, celle qui passe en silence et celle qui se raconte avec des mots... cette fois, je vais essayer...

Ils ne s'étaient pas encore faits à mes pieds, mes petits talons noirs que je portais pour l'occasion, du mouvement partout et autour de moi, des gens... la ville rassasiée de gens, aucune tête à casquette en vue, ni godillots aux pieds ni sarraus avachis, du neuf et du beau aux entournures plutôt, vestons en daim et imperméables de tergal, flanelles légères, vieux rose, vert campagne et à fleurs, jupes charleston et plissées, des écossaises aussi, courtes, remarquablement taillées et de saison... il en sortait de tous les coins de rue, une fin d'été, c'était en septembre 1972, le soleil pâle de Normandie et une brise salée d'une senteur étrangère couvraient mon visage en marchant...

J'y suis allée à pied, je ne savais pas pour quel travail ni ce qui s'y fabriquait exactement... Tu te débrouilles, ce n'est pas compliqué à trouver, m'avait dit mon mari qui connaissait la ville et ses abords pour y avoir déjà travaillé et loué une petite chambre avec son frère, lorsqu'ils étaient célibataires... simple, et j'ai demandé aux passants... Vous montez, voyez... de l'agitation encore, un flot

passager, la rue grimpait au-dessus de la gare, les trains venaient de la côte et partaient pour Paris, si loin, je me disais... mais près de moi, une seule pensée : du travail, un salaire, un habitat décent... une pièce unique s'il le faut, mieux de toute façon que le lit à une place pour nous deux et la promiscuité de la belle-sœur qui nous hébergeait temporairement, toujours à reluquer dans le fond de notre assiette et à nous faire sentir que le plus petit espace libre lui appartenait... « Provisoire » c'était son mot, « On trouve tous chaussure à son pied » sa phrase favorite, parfois aussi « À chaque chien, sa niche » sur un ton plus saccadé et en pinçant du bec nerveusement... tiens, ici ! pourquoi pas ?... de grandes tours mais pas si mal, du linge aux fenêtres sur les tancarvilles... c'était à eux au moins, de ce que j'en voyais... si hauts, lumineux sûrement, et confortables...

J'avais passé l'Orne, franchi le pont de Vaucelles et les rues marchandes avec leurs magasins qui s'exhibaient de tous les côtés... assez chers, trop pour moi et pour l'instant, peut-être plus tard... j'en avais mal aux yeux, à droite, à gauche, à tenter vainement de discerner autant de bibelots curieux, rares, de reconnaître le cachet des vêtements chics surexposés dans les vitrines, d'une abondance qui semblait presque dégouliner en masse sur les trottoirs... je glissais dedans... avec maladresse... pas familière du faste ni de la nouveauté, ce sentiment que j'éprouvais chaque fois que j'arrivais dans un endroit où je n'étais pas à ma place, où je ne connaissais personne... une légère honte aussi de toucher

des yeux et d'accéder si facilement à cette richesse jamais entrevue auparavant, si ce n'est dans *Aujourd'hui Madame* et *Modes de Paris*... malgré tout, je pensais m'acheter... ou alors juste un petit quelque chose pour marquer le jour, et m'en souvenir plus tard... mais non, un seul vœu, un seul acte à accomplir d'abord... après, la mémoire... j'avais le temps, vingt-deux ans à peine, en mars, le prochain printemps, et le trèfle à quatre feuilles sentait encore l'herbe haute dans ma petite valise, un change pour la semaine, un crayon noir, du fond de teint et un bâton de rouge à lèvres, quelques photos de mon fils de vingt-deux mois laissé en garde chez mes parents, des portraits d'eux aussi, de toute ma famille, sur moi dans la poche cœur de mon chemisier, voilà pour les souvenirs... si cette ville ne me va pas, je n'y resterai pas longtemps, de quoi me retourner un mois ou deux, j'y pensais fermement...

Déjà une demi-heure que je crapahutais sur un terrain bien difficile pour moi, avec la peur au ventre que cette idée fixe ne se fracasse à même le sol à force de balancer, quand je tournais la tête pour m'absorber dans les vitrines tout en m'assurant du chemin... hâte d'y arriver, j'y étais presque, on m'avait prévenue encore : Repérez-vous aux hauts fourneaux qui brûlent, on les voit de partout, et toutes les usines, vieilles comme récentes, sont dans ce coin-là... c'était le signe... la Société métallurgique de Normandie, la matrice du berceau industriel caennais où le ciel lui-même se perdait dans le sillage gris-bleu de la fumée... les fondeurs projetaient un violent courant d'oxygène dans l'acier en

fusion, longtemps j'ai cru que c'était une coulée de fonte qui s'échappait du ventre du fourneau... comme tous les autres...

Nous l'avons tous cru pendant près de vingt-cinq ans, jusqu'à ce que le malentendu ne se dissipe lui aussi et que les bouffées des fours à coke ne rendent un dernier râle haletant après une longue et profonde respiration... longtemps compté sur sa présence rassurante avant que les halls des laminoirs, les trains à fil tapageurs, les aciéries incandescentes et les volants de fumée blanche n'étouffent totalement en 97, sous la masse métallique de l'usine qui a été démontée pièce après pièce durant quatre années d'une lente agonie... ce sera notre tour, nous le disions tout bas, nous y pensions surtout...

Beaucoup d'entre eux avaient atterri chez nous en tant que manoeuvres, caristes ou régleurs sur machine au mieux... reclassés mais ils ne s'y faisaient pas... certains n'étaient restés que quelques semaines, dont un de ces tourneurs sur métaux devenu cariste dans notre atelier, et qui se racontait pendant la pause : Huit heures au pied de ma machine, sans plus circuler... dans un premier temps, on m'a ôté mon mandat, obligé à attendre ensuite que la cloche sonne pour que je puisse m'en aller... des matériaux bruts que je montais toute la journée pour en sortir des pièces élaborées... on m'a signifié que la méthode allait changer, on m'a donné des plans, on : des personnes que je ne connaissais pas, sortis des bureaux d'études... un bout de papier mâché en main, le travail comme qui dirait en

miettes... c'est sûr, nous ne bossions pas sur chaîne comme chez vous mais on s'en est chargé pour nous, si bien, et lentement, à notre place et invisibles les nôtres de chaînes, ils... enfin, on... trouvait toujours une amélioration technique pour votre bien soi-disant et qui vous atomisait le boulot au final... ici aussi, croyez-moi, la mise en morceaux a déjà commencé... vous les voyez bien vos nouvelles lignes de montage en flux tendus et vos postes organisés en îlots... on vous assène gentiment : zéro défaut, zéro rebut, contrôle qualité et normes iso, le produit parfait de la bonne ouvrière... de plus en plus autonomes les unes les autres, de plus en plus lointaines les unes des autres... divisées... moins sonnantes aussi les vôtres de chaînes, voilà, c'est fait, on... a imposé son règne, et pour longtemps... moi, je ne veux plus assister au même tour, je m'en vais, je vends mon pavillon, si jamais l'une d'entre vous en veut...

Certaines avaient souri en l'écoutant... il est comme fou... ou simplement, il pense trop... nous, nous avons été habituées à faire comme on nous dit, et l'industrie lourde des hommes c'est du passé de toute façon, elle ne ressemble en rien à ce que nous faisons ici... nous reprenions toutes notre travail... deux mondes, n'est-ce pas ? l'un, le nôtre, continuait... le sien, l'autre, finissait...

En haut de la route que je venais de gravir et à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, je voyais pour la première fois de ma vie ce promontoire à flanc de colline que les ouvriers

métallurgistes appelaient le plateau... leurs maisons jumelées, des petits collectifs et une indépendance étroite de pavillons posés les uns à côté des autres... celui du tourneur devait déjà s'y trouver, ceinturé par un de ces nombreux jardinets rectangulaires et le stade de foot attenant, qui mordaient ensemble sur la campagne environnante... le bocage y rejoignait la plaine, les constructions en béton et l'usine derrière, monstrueuse plante grimpante en pleine transpiration qui se dissipait dans le lointain, reconstruit après-guerre et fleuri pour se souvenir...

Ils vivaient là, dans cette cité en transit, sans lignes de bus ni grands axes routiers pour les relier au centre de Caen, l'école de formation des jeunes fils d'ouvriers et l'entreprise à deux pas, et cette chape de fumée visible de tous les points de vue, même la nuit, quand le ciel empourpré continuait de se consumer au-dessus d'eux... et si le plateau en surplomb terminait à ses bords par un grand cimetière, timidement orné d'œilletons rouges et blancs au milieu d'autres gerbes déposées au pied des monuments aux morts, en témoignage des générations passées et des nombreux Polonais qui y avaient vécu et travaillé, tous tombés pour la France ouvrière, ce monde était bien vivant à l'époque... sa vitalité s'étendait même en contrebas, jusqu'aux bâtis en construction et sur les chemins en friche où de nouvelles usines venaient de s'implanter, avec la ferme intention d'attirer de jeunes salariés en quête d'une terre promise...

Nos deux mondes n'en faisaient qu'un alors, déporté à la périphérie de ce centre-ville oublié et

florissant, repoussé à perte de vue par cette campagne vivace d'où je venais, et comprimé dans cet entre-deux incertain qui se répandait au rythme de l'étrange connivence entre l'essor industriel et les débuts du rêve de l'habitat individuel clés en main... des tas d'agglos empilés, des parpaings déjà montés et recouverts de crépi balafrèrent la verdure du paysage et bordaient la route sur mon passage... Faire construire... j'ai entendu l'écho de ces deux mots toute ma vie d'usine, à tel point que je ne peux même plus les séparer...

Ce jour-là, je n'avais rien dans la tête qui pût ressembler à ce genre de projet, s'en sortir plutôt, sauver ma peau, avant de penser à l'abriter entre quatre murs à mon nom et en béton précontraint qui se ressemblaient tous, quand j'y repense maintenant... la grande usine, je n'en savais rien si ce n'est « Tu fais tes huit heures, t'as tes week-ends, t'es tranquille »... le travail laborieux de la terre et les pieds crottés de l'aube au crépuscule, la plupart des jeunes de ma génération et des villages avoisinants n'en voulaient plus... on l'entendait dans les cafés le samedi, autour des tablées dominicales en mastiquant... alors nous partions tous, les uns après les autres, par tranche d'âge, des chaises vides dans les familles... je serais bien restée si...

Cinq ans déjà que je travaillais non loin de mon village natal, dans un petit atelier de couture de dix mètres sur dix qui avait dû fermer faute d'un marché suffisant aux alentours... une vingtaine de machines à coudre, des ourlets à rabattre sur des robes et des imperméables, des filles du coin avec qui j'étais

allée à l'école jusqu'à l'âge de quatorze ans, l'école la maison l'atelier, pas plus de cinq kilomètres les séparaient les uns des autres... nous étions en terrain connu, passées de l'enfance à l'adolescence sans même nous en apercevoir... au sortir de l'atelier, l'habitude à trois ou quatre d'acheter des fruits, nous les mangions sur le bord de la route, dans l'herbe toujours... rien en comparaison de ce qui m'attendait... je crois avoir été heureuse à ce moment précis, je ne saurais l'affirmer, ce qui est sûr, c'est qu'aucune colère ne m'habitait en ce temps-là... sur la fin du trajet vers l'atelier, où une grande côte me faisait face, ma mobylette avait la fâcheuse habitude de caler, je redescendais aussi sec pour la redémarrer, elle repartait de plus belle puis calait de nouveau une fois la côte à demi avalée... je pouvais recommencer deux ou trois fois la manœuvre, et je finissais à pied en tirant la meule à bout de bras... je me souviens très bien ne jamais en avoir éprouvé aucun ressentiment... à vrai dire, parfois, je devais arriver en retard déjà fatiguée de mon début de journée mais rehaussée d'un sourire large qui débordait mes lèvres...

Chaque matin désormais, c'est une fatigue différente que j'éprouve lorsque je me lève, cette autre fatigue d'avoir longtemps marché, comme cette première fois il y a trente ans... à croire que je marche dans mon sommeil et que cette position à l'horizontale n'apaise rien... je me porte jusqu'à la fenêtre de la cuisine que j'ouvre en grand par toutes les saisons, avec une préférence toutefois pour la violence du fond de l'air hivernal qui me tanne le cuir du

visage... cinq heures du matin à peine, l'heure où tous les gens et les bruits des environs sont muets... des assoupissements à peine perceptibles que j'entends, ma fille de vingt ans et mon mari dorment encore, aucune voiture n'a mis le contact, quelques lampes allumées d'ouvriers qui s'apprêtent eux aussi, le dedans et le dehors sont comme réconciliés dans le calme... je ne pense à rien de particulier, j'active mes gestes, les mêmes, préparer un café au lait et me beurrer deux tartines...

Le jour n'a pas commencé sur le quartier où j'habite, et j'y suis bel et bien, dans ma tour... en bas, quelques marronniers piqués tous les cinq mètres dépérissent sur la pelouse, un peu anémiés par le souffle carboné des voitures qui passent incessamment dans la journée sur le boulevard circulaire qu'on appelle la ceinture, quelques petits pavillons en marge aboutissent sur un vague terrain qui n'a jamais rien donné à construire, et le cimetière abroge le décor pour s'ouvrir de l'autre côté sur un second boulevard qui entoure un nouveau quartier, bâti dans un miroir... je l'ai aussi, mon plateau entouré d'arbres asthéniques et de lampadaires, la ville entière l'a, son collier de perles en toc avec toutes ces agglomérations et ces plateaux construits les uns après les autres, et qui luisent depuis trente ans à sa périphérie comme les bougies d'un mémorable anniversaire industriel...

Combien trente années comptent-elles d'heures ? puisque tout a duré une seule heure en tout et pour tout, quarante-cinq minutes de marche, dix d'attente et cinq

pour être embauchée... C'est pour quoi?... juste répondu brièvement : Je viens pour l'embauche... le gardien, un vieux un peu rabougri, n'était pas sorti de son cabanon en contreplaqué, il m'avait fait un signe... C'est par-là... j'étais entrée dans une pièce plus grande celle-là, où ne se trouvaient que des femmes, toute jeunes, comme moi, habillées comme je l'étais avec mon large col et mes pattes d'éléphant, attendant sagement, comme moi, chacune leur tour, sans numéro... Si on te demande le poste que tu souhaites faire, réponds : N'importe lequel... attendant comme moi, se répétant, murmurant comme moi : n'importe... du travail... peu importe... un salaire... prête à tout... un habitat décent...

Puis mon tour sans numéro était venu, un de ces directeurs en blouse blanche me recevait, il ne m'avait rien demandé de ce que j'avais pu faire auparavant, je pensais à l'atelier de couture qui avait dû fermer, à ma mobylette défectueuse, aux machines à coudre, aux fruits, à l'herbe... par la fenêtre de son bureau, de grands bâtiments opaques affichaient leurs armatures en tôle brute et béton armé, et des transpalettes passaient au ras de minuscules pelouses... mais on n'avait rien exigé sauf mon nom, mon âge, mon adresse... cinq minutes... C'est bon, venez dès demain... trente ans... une heure en tout... la mémoire ironise, elle soustrait les heures...

Le lendemain, pour cette seconde fois, une femme nous accueillait... des visages que je connaissais de la veille, une blouse bleue pour chacune, à enfiler de suite, longue jusqu'aux bas des jambes, en nylon et à huit boutons, nous nous étions rapprochées des bâti-

